

PROLOGUE

Quand la peste noire dévasta l'Europe, fauchant près de la moitié de sa population, bien des désespérés se détournèrent du ciel pour contempler la terre. Les plus philosophes d'entre eux pour dominer le monde physique, s'efforcer de découvrir les secrets de l'existence, les grands mystères de la vie ; les pauvres se contentant d'espérer surmonter leurs souffrances.

C'est ainsi que Dieu redescendit sur terre pour y devenir l'Homme, et que la religion médiévale, perdant son pouvoir, dut céder la place à l'étude des grandes civilisations de l'Antiquité – romaine, grecque, égyptienne. L'esprit des Croisades disparut ; les héros de l'Olympe revinrent à la vie et se livrèrent de nouvelles batailles. L'Homme se dressa contre Dieu, la Raison triompha.

La philosophie, les arts, la médecine et la musique firent beaucoup de progrès à cette époque ; la culture s'épanouit dans toute sa splendeur. Il y eut toutefois un prix à payer. Les vieilles lois furent violées avant que les nouvelles soient rédigées. Passer de la stricte adhésion à la parole de Dieu et de la croyance en la damnation éternelle à l'adoration de l'Homme, aux bienfaits du monde matériel, à l'humanisme, fut en réalité une difficile transition.

À cette époque, Rome n'était pas une ville sainte, mais un lieu sans foi ni loi. Les gens se faisaient dépouiller en pleine rue, les maisons étaient pillées, la prostitution florissait, les assassinats se comptaient chaque semaine par centaines.

De surcroît, l'Italie telle que nous la connaissons aujourd'hui n'existait pas encore. Des cités-États indépendantes y étaient gouvernées par de vieilles familles aristocratiques menées par un souverain, un duc ou un archevêque. Chacun combattait son voisin, les vainqueurs restaient toujours sur leurs gardes – car chaque nouvelle conquête semblait à portée de main.

Les grandes puissances étrangères, soucieuses d'accroître leur empire, envahirent ensuite le pays, que la France et l'Espagne se disputèrent, tandis que les « barbares » turcs, musulmans, menaçaient l'Occident et la papauté.

L'Église et l'État se livraient une lutte acharnée. La première avait connu la pantalonnade du Grand Schisme, où l'on avait vu deux papes, installés dans deux villes différentes, défendre chacun un pouvoir et des revenus bien réduits. Désormais, il n'y avait plus qu'un seul souverain pontife, installé à Rome, et les princes de l'Église se remirent à espérer. Plus forts que jamais, ils n'avaient qu'à lutter contre le pouvoir temporel des rois et des aristocrates. Mais l'Église catholique était en plein tumulte, car elle connaissait les mêmes comportements effrénés qu'ailleurs.

Les cardinaux n'hésitaient pas à envoyer leurs serviteurs, armés d'arbalètes et de pierres, combattre la jeunesse romaine dans les rues ; ils fréquentaient les courtisanes, avaient de nombreuses maîtresses, offraient et acceptaient des pots-de-vin. Le haut clergé était tout prêt, contre espèces sonnantes, à délivrer des indulgences, à promulguer des bulles papales absolvant les plus terribles crimes.

Plus d'un citoyen blasé disait volontiers qu'à Rome tout était à vendre : l'argent pouvait acheter les églises, les prêtres, et même le pardon de Dieu.

À de rares exceptions près, ceux qui devenaient prêtres étaient des fils cadets – donc destinés au sacerdoce dès leur naissance. Ils n'avaient pas de véritable vocation religieuse, mais l'Église avait encore le pouvoir de sacrer les rois, d'accorder bien des bienfaits matériels. Chaque grande

famille d'Italie distribuait donc cadeaux et pots-de-vin pour voir ses fils entrer dans le collège des cardinaux.

Telle fut la Renaissance – tels furent le cardinal Rodrigo Borgia et sa famille.

1

Le soleil d'été tiédissait les pavés des rues de Rome tandis que le cardinal Rodrigo Borgia se dirigeait, d'un pas vif, vers une demeure de la piazza Merlo. Il allait y retrouver ses deux fils, César et Juan, et sa fille Lucrece – chair de sa chair, sang de son sang. En cet heureux jour, le vice-chancelier du pape, l'homme le plus puissant de l'Église après le souverain pontife, se sentait tout particulièrement heureux.

Quand il arriva chez leur mère, Vanozza Catanei, il fredonnait gaiement. Le mariage lui était certes interdit ; mais, homme de Dieu, il était certain de connaître les plans du Seigneur. Celui-ci n'avait-il pas créé Ève pour compléter Adam ? Et ne s'ensuivait-il pas que, sur cette terre perfide emplie de malheurs, un homme avait besoin du réconfort d'une femme ? Jeune évêque, il avait eu trois enfants ; mais ceux de Vanozza occupaient dans son cœur une place à part. Ils éveillaient en lui la même violente passion qu'il éprouvait pour leur mère. Ils étaient encore très jeunes, mais il les voyait déjà grimpés sur ses épaules, comme pour former un immense géant grâce auquel il pourrait unifier les États pontificaux et étendre dans le monde entier le pouvoir de la sainte Église.

Chaque fois qu'il venait leur rendre visite, ils l'appelaient « papa », sans qu'il voie de contradiction entre l'affection qu'il leur portait et sa fidélité au Saint-Siège. Qu'il soit leur père, mais aussi cardinal, ne leur paraissait nullement bizarre. Après tout, le fils et la fille du pape Innocent VIII ne paraient-ils

pas souvent dans les rues de Rome à l'occasion de grandes cérémonies ?

Vanozza était la maîtresse de Rodrigo Borgia depuis dix ans. Il souriait en pensant que peu de femmes avaient su faire naître tant de passion en lui, et l'entretenir durant si longtemps. Bien entendu, elle n'était pas la seule femme de sa vie, car il avait grand appétit de tous les plaisirs terrestres, mais elle avait eu le plus d'importance, et de loin. Belle, intelligente, c'était quelqu'un avec il pouvait discuter des problèmes aussi bien matériels que spirituels. Elle lui avait souvent donné de sages conseils, et en retour il s'était montré amant généreux et père aimant.

*

Dans l'entrée, Vanozza eut un sourire résigné en agitant la main pour dire au revoir à ses enfants.

Elle venait d'atteindre la quarantaine. L'une de ses plus grandes forces était sans doute de comprendre l'homme vêtu de sa robe de cardinal. Elle le savait animé d'une brûlante ambition que rien ne pourrait éteindre. Fin stratège, il voulait accroître le pouvoir de l'Église, nouer des alliances qui la renforceraient, conclure des traités qui assureraient sa position – ainsi que la sienne. Il en avait discuté avec elle. Des idées lui trottaient dans la tête avec autant d'ardeur que ses armées qui, un jour, s'avanceraient dans de nouveaux territoires. Il était destiné à devenir un grand meneur d'hommes, et son triomphe précéderait celui de ses enfants. Vanozza tenta de se reconforter en songeant que, héritiers légitimes du cardinal, ils jouiraient de la fortune et du pouvoir. C'était bien pourquoi elle les avait laissés partir.

Elle serra contre elle son dernier-né, Geoffroi, le seul qui restât : encore à la mamelle, il était trop jeune. Mais lui aussi partirait bientôt. Les larmes aux yeux, Vanozza regarda s'éloigner ses aînés. Lucrece fut la seule à se retourner.

L'imposante silhouette du cardinal prit la petite main de son cadet, Juan, et celle, minuscule, de la fillette – elle

n'avait que trois ans. César, l'aîné, paraissait déjà s'agiter. Sa mère songea que cela annonçait des problèmes ; mais, avec le temps, leur père apprendrait à les connaître aussi bien qu'elle. Vanozza hésita un instant, puis referma la lourde porte en bois.

À peine avaient-ils fait quelques pas que César, furieux, poussa si fort son frère Juan que celui-ci, contraint de lâcher la main de son père, trébucha et faillit tomber. Le rattrapant de justesse, le cardinal dit :

— César, mon fils, ne pourrais-tu pas dire ce que tu veux plutôt que de t'en prendre à ton frère ?

Juan, plus jeune d'un an que César – qui en avait sept –, ricana avec orgueil en voyant que son père prenait sa défense mais, avant même qu'il ait pu dire mot, l'aîné s'approcha et lui écrasa le pied. Juan poussa un cri de douleur.

Le cardinal saisit César de son énorme main, le souleva et le secoua si fort que les boucles de l'enfant vinrent lui balayer le visage. Puis il le reposa à terre, s'agenouilla et lui demanda :

— César, qu'y a-t-il ? Qu'est-ce qui t'agace à ce point ?

Les yeux de l'enfant, sombres et pénétrants, brûlaient comme des charbons ardents :

— Je le déteste, papa ! s'écria-t-il avec violence. C'est toujours lui que tu choisis...

— César, voyons ! répondit son père, amusé. La force d'une famille, comme celle d'une armée, tient à la fidélité qui unit ses membres. D'ailleurs, haïr son frère est un péché mortel, pourquoi mettre ton âme en danger de damnation ?

Se relevant, il sourit et tapota son imposante bedaine :

— J'ai assez d'amour pour vous tous, non ?

Rodrigo Borgia était un homme d'allure massive, de grande taille et d'un poids imposant, assez avenant, mais aux manières plus rugueuses qu'aristocratiques. Son regard avait souvent une lueur amusée ; son grand nez, ses lèvres sensuelles, qui souriaient fréquemment, lui donnaient une allure agréable. Mais c'étaient son magnétisme personnel, l'énergie

émanant de lui, qui lui permettaient d'être considéré comme l'un des hommes les plus attirants de son temps.

— César, tu peux prendre ma place, dit Lucrece d'une voix si claire que le cardinal se tourna vers elle, fasciné.

Elle avait croisé les bras, ses longues boucles blondes lui tombaient sur les épaules, son visage angélique avait une expression de farouche résolution.

— Tu ne veux pas tenir la main de ton père? demanda le cardinal avec une moue faussement boudeuse.

— Je ne vais pas pleurer pour ça, dit-elle.

— Lucrece, intervint César, ne sois pas sotté! Juan fait le bébé, il peut très bien se débrouiller seul!

Il contempla avec dégoût son cadet qui essuyait ses larmes d'un revers de sa manche de soie.

Le cardinal ébouriffa les cheveux de son cadet :

— Cesse de pleurnicher et prends ma main.

Puis, se tournant vers César :

— Et toi, mon petit soldat, prends l'autre!

Il eut un grand sourire à l'adresse de Lucrece :

— Et toi, ma douce enfant? Qu'est-ce que papa va faire de toi?

Elle demeura impassible, ce dont son père fut enchanté :

— Tu es bien ma fille! Pour te récompenser de ta générosité et de ton courage, tu vas t'asseoir à la place d'honneur.

Se penchant, il souleva la fillette et la déposa sur ses épaules. Puis il éclata de rire. Sa fille donnait vraiment l'impression d'être une superbe couronne sur une tête de cardinal.

*

Le même jour, il installa ses enfants dans le palazzo Orsini, en face de celui qu'il occupait au Vatican. Sa cousine Adriana Orsini, désormais veuve, s'occuperait d'eux et ferait office de gouvernante, tout en se chargeant de leur éducation. Quand son propre fils, Orso, alors âgé de treize ans, fut officiellement fiancé, sa promise, Julia Farnèse, vint au palais aider Adriana.

Les enfants du cardinal rendaient souvent visite à leur mère, désormais mariée, pour la troisième fois, à Carlo Canale – choisi par Rodrigo Borgia, comme d'ailleurs les deux précédents. Une veuve ne pouvait rester seule, il lui fallait un mari pour la protéger et défendre la réputation d'une demeure respectable. Le cardinal se montra généreux avec elle – et elle avait hérité de ses deux précédents époux. Contrairement à certaines courtisanes issues de l'aristocratie, fort belles mais sans cervelle, Vanozza était une femme à l'esprit pratique, que Rodrigo admirait fort. Elle possédait à la campagne un domaine qui lui assurait de confortables revenus, mais aussi plusieurs auberges bien tenues ; fort pieuse, elle avait fait édifier une chapelle à la Madone dans laquelle elle venait prier chaque jour.

Au bout de quelques semaines, elle dut se séparer de Geoffroi, que l'absence de ses frères et de sa sœur semblait rendre inconsolable. Tous les enfants de Rodrigo Borgia furent donc confiés aux soins de sa cousine.

Comme il convenait à des enfants de cardinal, ils eurent droit aux meilleurs précepteurs de Rome, qui leur enseignèrent les humanités, l'histoire ancienne, l'astronomie et l'astrologie, le français, l'espagnol et, bien entendu, le latin. L'intelligence et l'esprit de compétition de César lui permirent d'exceller, bien que Lucrece se montrât la plus prometteuse, car elle avait du caractère.

Bien des jeunes filles entraient au couvent pour s'y consacrer à Dieu ; mais elle adorait les arts, et apprit à dessiner, à jouer du luth et à danser. Elle brodait superbement, sur des tissus aux fils d'argent et d'or.

C'était d'ailleurs là une obligation : de tels talents accroissaient sa valeur en vue d'alliances matrimoniales qui, plus tard, serviraient la famille. La poésie était l'un de ses passe-temps favoris : elle consacrait de longues heures à écrire des vers évoquant l'amour romanesque, mais aussi celui de Dieu, et les saints l'inspiraient tout particulièrement.

Le cardinal et Adriana lui accordaient toute leur attention, et Julia Farnèse la considérait comme sa sœur cadette ; aussi Lucrece devint-elle une enfant heureuse, d'humeur toujours

égale. Curieuse, d'un commerce facile, elle n'aimait guère les conflits et veillait à maintenir la paix au sein de la famille.

Par un beau dimanche, après avoir dit la messe à la basilique Saint-Pierre, le cardinal Borgia invita ses enfants à le rejoindre au Vatican. C'était là une décision un peu risquée car, jusqu'à l'époque du pape Innocent VIII, tous les enfants du haut clergé n'étaient, officiellement, que des nièces et des neveux : reconnaître ouvertement leur existence aurait menacé la position de leurs pères. Bien entendu, chacun savait à quoi s'en tenir mais, tant que la chose restait dissimulée, l'honneur était sauf. Le cardinal Borgia, toutefois, n'aimait guère cette hypocrisie – peut-être parce que, diplomate, il avait dû plus d'une fois embellir ou maquiller la vérité.

À cette occasion, Adriana fit revêtir leurs plus beaux atours aux enfants : César parut en satin noir, Juan en soie blanche, Geoffroi, désormais âgé de deux ans, en velours bleu orné de dentelles, Lucrece en dentelle de couleur pêche, avec sur les cheveux un filet orné de joyaux.

Le cardinal venait d'achever la lecture d'un document officiel que Duarte Brandao, l'un de ses principaux conseillers, lui avait rapporté de Florence. Il y était question d'un frère dominicain nommé Savonarole. On le disait prophète, inspiré par le Saint-Esprit ; les citoyens de la ville accouraient en masse pour l'écouter prêcher et lui témoignaient la plus grande ferveur. C'était un orateur éloquent dont les sermons enflammés dénonçaient souvent la cupidité et la luxure de la papauté.

— Il faudra garder l'œil sur lui, dit Rodrigo Borgia. Les plus puissantes dynasties ont parfois été renversées par des hommes simples convaincus de détenir la vérité.

Grand et mince, Brandao avait de longs cheveux noirs, des traits fins, des manières affables et courtoises – bien qu'on chuchotât à Rome que mieux valait ne pas déclencher sa fureur par la trahison et l'insolence ; il eût été suicidaire de s'en faire un ennemi.

Duarte se caressa la moustache d'un doigt en réfléchissant :

— Il se dit aussi qu'il attaque les Médicis du haut de la chaire, et que les citoyens de Florence l'applaudissent.

La conversation en resta là, car les enfants du cardinal entraient ; Brandao les accueillit d'un sourire, puis se retira.

Lucrèce se précipita vers son père, tandis que les garçons restaient immobiles, mains dans le dos.

— Venez, mes fils ! leur dit Rodrigo. Venez donc embrasser votre père !

Il déposa Lucrece sur un tabouret et prit César dans ses bras. C'était un enfant déjà grand, solide et musclé ; de quoi rassurer son père sur l'avenir de la famille.

— César, dit-il avec tendresse, chaque jour je remercie la Vierge, car tu réjouis mon cœur chaque fois que je te vois.

Juan vint ensuite. Il y avait en lui une fragilité que trahissait son cœur battant, et qui émouvait toujours son père : il le serra tendrement contre lui.

Quand le cardinal mangeait seul, il se contentait généralement de pain, de fromage et de quelques fruits. En ce jour, toutefois, il avait ordonné à ses serviteurs de préparer un repas somptueux.

Les enfants, qu'accompagnaient Adriana et son fils Orso, ainsi que la belle Julia Farnèse, s'assirent à table et se mirent à bavarder et à rire. Rodrigo Borgia se sentit comblé : la vie était belle, entouré de sa famille et de ses amis. Quand l'échanson versa du vin dans son gobelet d'argent, il était si heureux qu'il en offrit à Juan, assis à côté de lui.

L'enfant but et fit la grimace :

— Il est trop amer, père. Je ne l'aime pas.

Rodrigo Borgia se figea, épouvanté. Amer ? c'était impossible... Est-ce que...

Au même moment, Juan se plaignit qu'il se sentait mal, se plia en deux, victime de violentes douleurs d'estomac et, presque aussitôt, se mit à vomir. Le cardinal le prit dans ses bras puis l'emmena dans une chambre où il le déposa sur un lit couvert de brocart.

Juan avait déjà perdu conscience quand le médecin du Vatican arriva.

— Poison! déclara l'homme de l'art après l'avoir examiné.

L'enfant était livide, fiévreux; un peu de bile lui coulait des lèvres.

— Un poison qui m'était destiné! lança le cardinal, plein de fureur.

Il se tourna vers Brandao :

— Rassemble tout le monde dans la grande salle, verse du vin à chacun, puis amène-moi celui ou ceux qui auront refusé d'en boire.

— Mon cousin, chuchota Adriana, je comprends ta douleur, mais tu vas perdre tes plus fidèles serviteurs, qui mourront empoisonnés...

— Bien sûr que non! Ce ne sera pas le vin qui vient de m'être servi. Mais le coupable ne pourra boire, car sa crainte l'étouffera.

Duarte sortit aussitôt.

Juan restait immobile, pâle comme un mort. Adriana, Julia et Lucrèce étaient à ses côtés, lui épongeant le front avec des linges mouillés.

Le cardinal prit la petite main moite, la baisa, puis se rendit dans sa chapelle privée et s'y agenouilla devant une statue de la Vierge.

— Sainte Mère, chuchota-t-il, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir, tout ce qui est humainement possible, pour amener à l'Église les âmes des hommes, pour veiller à ce qu'ils adorent votre fils, si seulement vous consentiez à épargner la vie du mien...

César était resté à l'entrée et, se tournant vers lui, le cardinal vit qu'il avait les yeux pleins de larmes.

— Viens prier pour ton frère, mon fils, dit-il.

L'enfant s'approcha et s'agenouilla.

Tout le monde attendit en silence le retour de Duarte.

— Le coupable est découvert, annonça-t-il. C'est un simple marmiton, qui était auparavant au service de la maison de Rimini.

Celle-ci régnait sur une petite province dans le nord-est de l'Italie, mais son chef, Gaspare Malatesta, était un redoutable

ennemi de Rome et de la papauté. Un homme immense – on disait que son corps était assez vaste pour abriter deux âmes –, au visage buriné, à la chevelure rousse hirsute, qui lui avait valu d'être surnommé « le Lion ».

Le cardinal s'approcha de Brandao et lui dit à voix basse :

— Demande donc au cuisinier pourquoi il a tant de mépris pour Sa Sainteté, puis veille à ce qu'il boive le vin qui m'était destiné.

Duarte acquiesça de la tête :

— Et que ferai-je de lui, une fois que le vin aura fait son effet ?

Les yeux du cardinal étincelèrent :

— Attache-le sur un âne que tu enverras au Lion de Rimini avec un message l'avertissant qu'il ferait mieux de prier pour obtenir le pardon de Dieu !

Juan demeura inconscient pendant plusieurs semaines, et le cardinal tint à ce qu'il reste au Vatican, soigné par son médecin personnel. Adriana et plusieurs servantes prenaient soin de l'enfant, tandis que son père passait des heures dans sa chapelle privée à supplier la Madone.

Ses prières furent exaucées : Juan revint à la vie. Le cardinal n'en fut que plus décidé à défendre les intérêts de l'Église.

Mais il savait aussi que le ciel ne suffirait plus à défendre sa propre famille. Il devait donc prendre d'autres mesures.

Il lui faudrait écrire en Espagne et faire venir à Rome Miguel Corello, qu'on appelait don Michelotto.

C'était un neveu par la main gauche du cardinal. Dès l'enfance, à Valence, il avait senti l'appel du destin. C'était un garçon paisible, mais qui se voyait souvent contraint de défendre ceux que leur grandeur d'âme exposait aux tourments des autres – on prend souvent la bonté pour de la faiblesse. Dès cette époque, Miguel accepta donc sa destinée : protéger ceux qui portaient la torche de la sainte Église.

Mais c'était un jeune homme d'une grande force physique, dont la fidélité était aussi farouche que les actes. On racontait

que, dans son village, il avait affronté un redoutable bandit pour protéger la maison de sa mère, sœur du cardinal.

Il n'avait que seize ans. Le brigand et plusieurs de ses complices, pénétrant dans la demeure, avaient voulu s'emparer du coffre de bois dans lequel sa mère avait dissimulé des reliques et le linge de maison. Miguel maudit les assaillants et refusa de bouger ; leur chef le frappa au visage d'un coup de stylet, lui entaillant profondément la joue. Mais le jeune homme tint bon, bien qu'il fût inondé de sang. Et, les voisins commençant à s'attrouper dans la rue, les bandits battirent en retraite et disparurent dans les collines.

Quelques jours plus tard, ils voulurent de nouveau pénétrer dans le village, mais se heurtèrent à une vive résistance et s'enfuirent. Miguel captura leur chef – que l'on retrouva, le lendemain, pendu à un arbre.

À compter de ce jour, Miguel Corello fut connu dans toute la principauté de Valence, et personne n'osa plus s'en prendre à sa famille ou à ses amis par crainte des représailles. Il garda de l'événement une balafre donnant l'impression que sa bouche grimaçait en permanence. Les villageois se mirent à l'appeler « don Michelotto » : c'était désormais un homme que l'on respectait.

Dans chaque grande famille, se disait le cardinal, des hommes doivent s'avancer pour prêcher la parole de Dieu. Mais d'autres doivent garantir leur sûreté, et veiller à assurer le succès de leur pieuse entreprise. Car ceux qui représentent l'Église ne peuvent se défendre des avanies sans être aidés par une main humaine : ainsi va le monde.

Que Miguel soit appelé à jouer ce rôle n'avait rien de surprenant. C'était un homme remarquable. On ne pouvait douter de l'amour et de la fidélité qu'il vouait à Dieu et à l'Église, en dépit des calomnies chuchotées par ses ennemis. Et Rodrigo Borgia ne doutait nullement que don Michelotto servirait toujours Dieu le Père et le Saint-Siège.

Comme le cardinal, Miguel croyait que ses mains étaient guidées par une sorte d'inspiration divine : aussi ne pouvait-il commettre de péché. Quand il mettait un terme à l'existence

d'un ennemi du cardinal et de l'Église, ne renvoyait-il pas son âme devant le Père Céleste, qui seul pouvait la juger ?

Peu après la guérison de Juan, Rodrigo Borgia appela donc son neveu à Rome. Don Michelotto, désormais âgé de vingt et un ans, fut chargé d'assurer la sécurité de la famille ; il ne quittait jamais les enfants d'un pas.

Quand le cardinal était à Rome, et que ses devoirs de vice-chancelier ne l'absorbaient pas trop, il venait les voir chaque jour et, en été, dès que l'occasion s'en présentait, il les emmenait à la campagne, loin des ruelles fétides de Rome.